

Linguistique romane

LENNART CARLSSON: *Le type C'est le meilleur livre qu'il ait jamais écrit en espagnol, en italien et en français*. Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia 5, Uppsala 1969, 92 p.

La description des syntaxes italienne et espagnole, malgré les progrès considérables qui ont été faits ces dernières années, est toujours une des lacunes les plus voyantes de la linguistique romane. Face à cette situation déplorable, Lennart Carlsson, dont l'intérêt pour la question des modes s'était déjà traduit par un substantiel compte rendu de la thèse de Schifko¹, a eu le courage d'attaquer le problème de front en dépouillant, pour chacune des trois langues de son titre, une trentaine de livres et une trentaine de journaux. L'auteur est le premier à reconnaître que ce corpus est limité, mais il dit à bon droit que les matériaux permettent néanmoins une description « plus complète que celles dont on disposait jusqu'ici » (p. 9). Nous ajoutons qu'il est souhaitable que de nombreux romanistes, fût-ce avec des matériaux encore plus réduits, suivent l'exemple de Carlsson. Depuis, Carlsson lui-même a d'ailleurs poursuivi les études en publiant un article important sur le même problème en catalan², qui n'a malheureusement pas pu être incorporé dans le présent volume. Chose curieuse, en même temps que l'étude de Carlsson, ont paru, dans deux autres pays scandinaves, deux travaux traitant du même sujet en français et en italien³ et confirmant, comme nous le verrons, les résultats de Carlsson.

Le premier chapitre (pp. 11-22) est consacré à l'espagnol, qui est ainsi traité à part, ce qui se justifie par la faible fréquence du subjonctif après antécédent superlatif dans cette langue par rapport à l'italien et au français. Carlsson met bien en lumière le fait que de nombreux exemples du subjonctif en espagnol doivent être expliqués par d'autres facteurs que le superlatif, en particulier par un élément futural dans la principale: *Tendrás el mejor abogado que podamos pagar*. A vrai dire, des considérations de ce genre entraînent l'auteur à des problèmes qui n'ont pas grand-chose à voir avec le superlatif, tels le rapport entre l'emploi du futur: *Es el único que lo encontrará lógico* et du présent du subjonctif: *Será el único que lo encuentre lógico* (pp. 13-14), et le subjonctif en -ra en fonction de plus-que-parfait de l'indicatif (« pseudo-subjonctif »): *Marcela recordaba el primer día que lo hiciera*, dont l'auteur a trouvé 8 exemples, et sa concurrence avec le plus-que-parfait proprement dit (30 exemples) et avec le *pretérito* (pp. 16-17).

C'est dans le chapitre sur l'italien et le français, le plus important (pp. 23-79), qu'apparaissent les considérations statistiques, basées sur les matériaux de l'auteur. Carlsson opère avant tout deux distinctions importantes qui décideront de l'ar-

1: *Studia Neophilologica* 40, 1968, pp. 432-50.

2: Le type catalan És el millor llibre que hagi escrit mai, *Studia Neophilologica* 42, 1970, pp. 157-73.

3: Helge Nordahl, Le mode le plus fascinant qui soit, *Revue Romane* V, 1970, pp. 106-19; Jørgen Schmitt Jensen, *Subjonctif et hypotaxe en italien*, Odense 1970, 748 p. Le chapitre sur les relatives à antécédent superlatif se trouve pp. 562-71: une brève discussion de l'ouvrage de Carlsson pp. 572-73.

rangement des chiffres : il distingue d'abord les différents temps du verbe de la relative, ensuite les différents types de « superlatifs » : 1) « superlatifs au sens restreint » ; 2) *solo, unico / seul, unique* ; 3) *primo, ultimo / premier, dernier* : « Il semble légitime d'admettre que c'est en combinant ces deux critères que l'on arrivera à la description la moins imparfaite. Une subdivision première selon la forme temporelle accompagnée d'une subdivision secondaire selon le caractère de l'expression superlative m'a paru plus instructive que le procédé inverse. » (pp. 26-27). Nous sommes bien d'accord avec Carlsson dans cette évaluation, mais ce qui nous gêne, c'est qu'il s'agisse plutôt d'une impression subjective de l'auteur. En fait, Carlsson n'a aucune méthode pour décider lequel des deux critères prime l'autre. Ce manque d'un principe hiérarchique s'accroît lorsque, en conclusion (pp. 77-79), l'auteur énumère les 6 « critères objectifs » qu'il a relevés et qui sont, en plus des deux critères cités, 3) la personne du verbe de la relative ; 4) le sujet de la relative ; 5) éléments adverbiaux dans la relative ; 6) fonction syntaxique du groupe antécédent+relative (on pourrait peut-être penser à ajouter un septième facteur, l'emploi de *potere / pouvoir* en relative, facteur sur lequel l'attention est attirée p. 48, bien que son importance soit peut-être plus grande – et d'ailleurs d'une nature différente – en espagnol (pp. 19-20)). Carlsson a eu le mérite incontestable d'attirer l'attention sur ces facteurs, trop souvent restés inaperçus, mais, d'un point de vue théorique, ses résultats ne peuvent constituer qu'une étape : il faut aller plus loin en déterminant le rapport entre ces critères. Pour notre part, nous proposerions, à titre d'hypothèse de travail, d'abord sans considérer la répartition modale, un classement préalable selon la distance du facteur en question par rapport au mode à étudier⁴ :

1. critères homonexes :
 - 1.1. flexif : temps et personne.
(éventuellement : 1.2. racine : *potere/pouvoir*).
 - 1.3. syntaxe :
 - 1.3.1. compléments adverbiaux.
 - 1.3.2. nature du sujet.
2. critère homo-hétéronexe : fonction syntaxique du groupe antécédent + relative.
3. critère hétéronexe : nature du superlatif.

On voit tout de suite que cette hiérarchie ne demeure pas valable quand on considère l'importance respective des critères pour le mode : les deux critères les plus importants sont indubitablement ceux que Carlsson a mis à part, à savoir le temps du verbe de la relative et la nature de l'expression superlative. Il faudrait donc concevoir chacun des trois niveaux syntaxiques proposés ci-dessus comme une entité indépendante, ce qui n'empêche pas qu'on pourrait essayer de voir si, à l'intérieur du niveau homonexe par exemple, les 4 (5 ?) facteurs trouvés par Carlsson ne se laissent pas ranger dans une hiérarchie.

En faisant ces remarques, nous avons pourtant conscience de ne pas rendre

4 : Cf. Knud Togeby. *Structure immanente de la langue française*, 2^e éd., Paris 1965, p. 100 ; *Mode, aspect et temps en espagnol*, Copenhague 1953 ; La hiérarchie des emplois du subjonctif, *Langages* 3, 1966, pp. 67-71.

justice à l'auteur, qui n'a pas voulu, dans ce petit livre, faire œuvre de théoricien, mais qui a eu l'intention de présenter avant tout, comme il le dit modestement dans l'avant-propos, une « source de documentation » (p. 10). A ce titre, son travail peut être considéré comme une pleine réussite, ce que nous voudrions souligner en reprenant un à un les 6 critères formels qui, selon Carlsson, rendent compte de l'emploi des modes dans ce type de relatives en italien et en français :

1. *caractère de l'expression superlative* : En distinguant systématiquement les trois cas que nous avons mentionnés plus haut, Carlsson peut prouver l'importance primordiale de l'antécédent pour le mode, confirmant ainsi, d'une manière encore plus convaincante que Togeby⁵ et Nordahl⁶ à cause de ses statistiques détaillées, les conclusions auxquelles arrivent ces deux linguistes : quand on passe d'un superlatif authentique à *solo, unico / seul, unique*, et de ce cas à celui de *primo, ultimo / premier, dernier*, la fréquence du subjonctif baisse sensiblement, ce qui vaut pour le français et l'italien et quel que soit le temps de la relative, bien que les proportions des modes ne soient pas toujours les mêmes dans les deux langues.

2. *temps de la relative* : Carlsson met bien en lumière qu'avec certains temps (futur, conditionnel, passé simple) l'indicatif s'impose parce que la nuance temporelle ou aspectuelle en question ne peut pas être exprimée par le subjonctif (à notre avis, il faudrait faire une place spéciale au futur et au conditionnel). Même en dehors de ces cas évidents, certains temps semblent favoriser un mode particulier, mais, sur ce point, les deux langues se séparent : en français, c'est au présent, et au passé composé, qui, dans une certaine mesure, et en tout cas du point de vue morphologique, peut être considéré comme un présent, que la fréquence du subjonctif, après les trois types d'antécédent superlatif, est le plus élevée, tandis qu'à l'imparfait et au plus-que-parfait, l'indicatif gagne du terrain. Cela s'explique en partie par le fait que le présent est une forme neutre, où aucune nuance aspectuelle ou temporelle n'est susceptible d'intervenir pour faire préférer l'indicatif au subjonctif, mais il est remarquable qu'en italien, la position de l'indicatif soit justement plus forte au présent qu'aux autres temps, s'élevant jusqu'à une fréquence de 38 % après les superlatifs proprement dits (tandis qu'en français ce pourcentage n'est que 6) (p. 47).

3. *personne du verbe de la relative* : Il s'agit surtout de la rareté du subjonctif en italien à la 1^{re} et, tout particulièrement, à la 2^e personne (p. 27). Voilà un facteur qu'on ne voit pas souvent alléguer, mais qui est confirmé par les exemples de Schmitt Jensen⁷, dont les 13 exemples du subjonctif présentent 12 cas de la 3^e personne, tandis que 3 indicatifs se répartissent avec un exemple à chaque personne. Ce facteur joue sans doute un rôle général dans la syntaxe modale de l'italien ; cf. un exemple comme *voglio che la visitate e mi dite la verità* (Moravia, *La Romana* 63) (où l'on pourrait penser à une influence de l'impératif) et

5 : *Fransk Grammatik*, Copenhague 1965, § 490.

6 : op. cit. p. 108.

7 : op. cit. pp. 563-64.

cet exemple oral cité par Schmitt Jensen⁸ : *Non voglio che tu lo fai*, pour lequel Schmitt Jensen invoque le niveau stylistique, ce qui est une explication plausible, mais qui n'exclut pas le renvoi à la personne.

4. *sujet de la relative* : Des sujets indéterminés du type *on* donneraient tendance au subjonctif : *c'est l'oasis la plus pittoresque qu'on puisse imaginer* (p. 48). C'est sans doute le plus douteux des critères de Carlsson, mais il s'accorde bien, comme nous le verrons, avec sa thèse sémantique.

5. *éléments adverbiaux dans la subordonnée* : tandis que des adverbes généralisateurs comme *mai / jamais* n'accompagnent normalement que le subjonctif : *c'est le seul message qu'elle ait jamais reçu*, les adverbes limitatifs favorisent l'indicatif : *Le seul rapport qu'ils ont retrouvé jusqu'ici* (pp. 33-34). Le même critère est observé par Schmitt Jensen⁹ et par Nordahl¹⁰, qui, sur 36 exemples avec des superlatifs authentiques, n'a trouvé qu'un indicatif : – *Oui, vous êtes la dame la plus jolie que j'ai jamais vue*. (Couteaux), exemple peu probant à cause de la forme *ai* (après *seul*, Nordahl a cependant relevé 6 exemples du subjonctif et 4 de l'indicatif).

6. *fonction du groupe antécédent + relative* : Selon Carlsson, le subjonctif est particulièrement fréquent quand ce groupe forme un attribut ou une apposition : *Armand, le premier Européen qui ait atteint Mareb / le communisme est la première force combattante de l'Histoire qui se soit passée de vous* (p. 36). En revanche, un domaine favori de l'indicatif est constitué par les cas où le groupe fait figure de complément adverbial, par exemple quand il s'agit d'indications temporelles, et tout particulièrement de l'expression *la prima (ultima) volta che...* / *la première (dernière) fois que...*, dont Carlsson a pourtant trouvé un exemple italien et deux exemples français avec le subjonctif (pp. 25-26). Ajoutons que, quand il s'agit de *la seule fois que*, le subjonctif, conformément au décalage modal habituel entre les deux types d'antécédent, semble un peu plus fréquent : – *C'est la seule fois que vous ayez vu l'homme et la femme ensemble ?* (Simenon, *Maigret et les braves gens*, p. 124) / *C'est la seule fois que cela soit arrivé à notre Rambaud* (id., *Maigret à Vichy*, p. 87).

Dans une polémique avec Togeby et E. Spang-Hanssen¹¹, Carlsson a défendu avec ferveur les droits de l'analyse sémantique, en soulignant toutefois que celle-ci doit « s'inspirer constamment des indications fournies par la forme »¹². Le présent livre est une bonne illustration de ce principe qu'il soutient parfois non sans une certaine ironie : « Étant un de ces retardataires pour qui les critères formels ne sont valables que dans la mesure où ils nous rendent plus accessible l'univers effrayant des effets de sens, je n'ai pas su résister entièrement à la

8 : op. cit. p. 147.

9 : op. cit. p. 563.

10 : op. cit. pp. 109 et 112.

11 : Plaidoyer pour l'analyse sémantique. *Studia Neophilologica* 41, 1969, pp. 3-12.

12 : op. cit. p. 12.

tentation de compléter mes observations quantitatives par une analyse sémantique. De peur d'irriter inutilement les ennemis jurés de ce genre douteux d'activité intellectuelle, je me suis pourtant gardé de trop raffiner. » (p. 10). En effet, la thèse sémantique de Carlsson, selon laquelle le subjonctif souligne la valeur abstraite de la relative et s'emploie quand il s'agit d'un champ de comparaison très vaste, tandis que l'indicatif confère à la relative une valeur concrète et s'applique à un champ de comparaison plus réduit, est en rapport étroit avec plusieurs des critères immanents dont nous avons parlé, comme l'influence des éléments adverbiaux et celle du sujet. L'auteur développe cette thèse, qui est surtout inspirée par Noordhof, mais qui rappelle aussi l'« *elemento generico* » d'Ulleland¹³, en la discutant, d'une part, à propos de tous les exemples concrets de son corpus, et, d'autre part, dans les « Remarques finales sur l'interprétation sémantique » (pp. 80-88), où il la confronte à d'autres explications proposées, en passant en revue un certain nombre de théories, surtout celles de Lerch, Delibes, de Boer, Damourette et Pichon et Guillaume.

Nous avons déjà souligné les mérites de l'ouvrage du point de vue pratique. Pour finir, nous voudrions nous permettre de relever deux problèmes théoriques, que l'auteur n'a fait qu'effleurer, mais qui sont d'une toute première importance, l'un au début de l'ouvrage, l'autre à la dernière page. D'abord, il s'agit de la place même des études comparatives dans la linguistique. Carlsson conteste le point de vue selon lequel les études comparatives n'auraient de justification qu'accompagnées d'explications diachroniques : « Une description des différences et des identités, telles qu'elles se présentent à un moment donné, n'aurait-elle pas assez de prix en elle-même pour qu'on puisse accorder au linguiste qui le désirerait le droit de s'abstenir de considérations historiques ? » (p. 8). L'auteur ne s'attarde pas davantage sur ce problème, mais il convient de remarquer que nous sommes ici en face du conflit entre la description typologique, représentée par Carlsson, et le point de vue génétique, auquel la perspective diachronique a été réservée d'une façon trop exclusive jusqu'ici. Si nous donnons volontiers raison à Carlsson dans la question posée ci-dessus, nous croyons d'autre part qu'une partie du renouveau de la linguistique diachronique devra justement venir d'une incorporation du principe diachronique dans les descriptions typologiques ou structurales, ce qui n'aura pas pour conséquence une confusion entre les points de vue génétique et typologique, mais au contraire, en concentrant l'intérêt sur la méthode linguistique plutôt que sur l'extension du domaine, une accentuation de la distinction des deux points de vue et, par là même, de la légitimité d'études typologiques, comme celles de Carlsson, sur des langues génétiquement apparentées.

L'autre problème est en rapport plus direct avec l'emploi des modes. Discutant l'extension relative des modes, Carlsson arrive à la conclusion, fondée sur les « exceptions » à la conclusion sémantique générale dont nous avons parlé plus haut, qu'« On aurait donc quelque fondement à dire qu'en français, le subjonctif est extensif, l'indicatif intensif, tandis qu'en italien, c'est l'inverse » (p. 88). Voilà le seul point important où nous ne saurions suivre l'auteur, du moins dans

13 : La più bella donna che io abbia mai vista, *Studi sul Boccaccio IV*, 1967, pp. 281-93.

cette formulation générale (mais, il est vrai, assez réservée) : l'extension relative de deux éléments linguistiques dépend d'une multitude de traits parfois contradictoires, et il n'est donc pas légitime de déterminer, comme l'avait également essayé Moignet¹⁴, l'extension à partir d'un seul trait. Il faut se baser sur la totalité des emplois des modes, et à ce point de vue il n'y a pas de doute qu'en italien l'extension du subjonctif est plus grande qu'en français.

Gerhard Boysen

ODENSE

FRIEDRICH SCHÜRR : *La Diphtongaison Romane*, 164 pages. Tübinger Beiträge zur Linguistik. Tübingen 1970.

Ce petit livre devrait s'appeler « Les Diphtongaisons dans les langues romanes », car il traite tour à tour de la diphtongaison, tant conditionnée que spontanée, de *ɛ, ɔ* et de celle de *a, ɛ, ɔ*. Comme la thèse de M. Schürr cherche à expliquer la première, on ne manque pas d'être étonné de voir la seconde soumise à une longue analyse, d'ailleurs fort perspicace (pp. 121-53).

Mais la pièce de résistance est l'évolution de *ɛ, ɔ*, sujette à une analyse fort intéressante parue pour la première fois en 1936 sous le titre de « Umlaut und Diphthongierung in der Romania » (*Romanische Forschungen* 50, 275-316). La théorie de M. Schürr est donc vieille de 35 ans, et après sa parution, le grand savant allemand l'a approfondie dans un nombre élevé d'articles publiés dans différentes revues, articles généralement consacrés au problème dans une seule langue ou dans un seul dialecte.

Depuis les premiers temps des études romanes, on distingue deux vagues de diphtongaisons des deux voyelles : une dite spontanée, parce qu'elle apparaît régulièrement sans aucune condition (sinon celle de la syllabe ouverte dans certaines langues), et une autre dite conditionnée, parce qu'elle est soumise à l'influence d'un élément palatal ou vélaire, soit consonantique immédiatement après la voyelle tonique, soit vocalique dans une syllabe subséquente. Les philologues du XIX^e siècle considéraient presque tous la diphtongaison spontanée comme antérieure à la conditionnée, et la plupart des manuels utilisés aujourd'hui présentent encore la même description.

Mais M. Schürr est de l'avis opposé : selon lui, la diphtongaison conditionnée aurait précédé la spontanée, qui ne serait que la généralisation de la première. Il soutient qu'une diphtongue spontanée issue d'une voyelle tonique longue est forcément décroissante (accentuée sur le premier élément) comme dans le cas de *a, ɛ, ɔ* devenus *âe, êi, ôu* en ancien français, alors que la diphtongue conditionnée était à l'origine croissante, comme c'est encore aujourd'hui le plus souvent le cas de *ie, uo/ue* < *ɛ, ɔ*. Mais il est trop hasardeux d'en déduire que « Des diphtongues « spontanées » de *é, ó* » (et il faut certainement comprendre : tant *ɛ, ɔ* que *ɛ, ɔ*) « ne pouvaient donc être que décroissantes » (p. 3). On peut

14 : Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français, I-II, *Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger* XXX, Paris 1959, p. 84.